

Extrait du journal En famille je vois tout, édité à Lausanne, année 1944, vingtième année –

Ce journal aurait donc été créé en 1924.

1944, les grands titres sont encore et toujours consacrés à la guerre. Les alliés ont débarqué sur les côtes normandes le 6 juin 1944. La guerre, pourtant, est loin d'être finie, comme on va le voir par quelques articles qui ne sont qu'une faible partie de ce qui a été publié, car, ainsi que dans tous les hebdomadaires de l'époque, pas une semaine où il n'y a pas un récit, et souvent d'importance, sur la guerre en cours. On peut le comprendre, celle-ci se déroulant en partie à nos portes. Dans toutes les familles, et même que l'on soit dans une Suisse préservée, et Ô combien, on suit l'évolution des événements. Il est bien clair que les tenants d'une Allemagne victorieuse ne doivent pas être nombreux.

Cette collection de journaux, reliée par la maîtresse de maison, fait partie du fonds Adrien et Adrienne Capt à l'Orient, transmis par leur petit-fils Henri-Daniel Golay.



Le 14 juillet en Normandie

Les soldats alliés ont défilé dans les rues de Cherbourg, au milieu d'une foule délirante d'enthousiasme. Aux côtés des soldats américains marchaient des soldats français. (A. T. P.)

Du 26 juillet 1944.



AUTOUR DE L'ATTENTAT

De gauche à droite, Mussolini, le Reichsleiter Martin Bormann, le grand amiral Dönitz, le chancelier Hitler, dont la main porte un minuscule pansement, le chef de S. S. Fegelein et le colonel-général Lörzer. (P.-D. L.)

Le 2 août 1944, l'un des plus beaux ramassis de criminels que la terre ait porté.

Althaus

Pour le jour
 protéger la peau contre la poussière et le dessèchement avec la crème

hamol medium
 légèrement grasse, mais pourtant mate.

Pour une peau vraiment grasse, demandez la crème non grasse Hamol-Velours

le tube 1.50

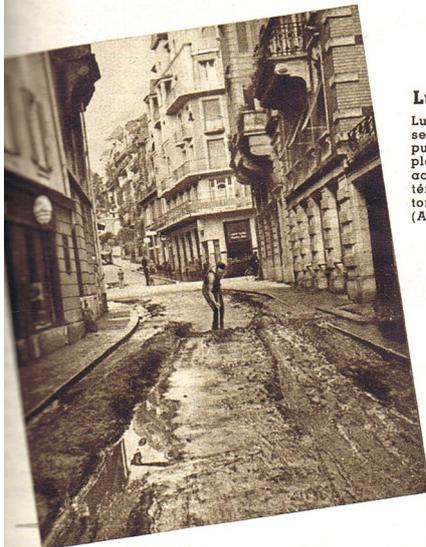
Le chemin facile des soins de beauté efficaces à base d'extrait régénérateur Hamolis.

De voir ces sales gueules n'empêchait pas d'être attentif à la publicité.



Les Américains à notre frontière.

Les premiers détachements américains sont arrivés à notre frontière, dans les environs de Genève, à bord des fameuses voitures « Jepp ».
(Photo Hélios, Genève.)



Lucerne sous l'eau.

Lucerne a sans doute voulu se montrer digne de sa réputation de « ville où il pleut beaucoup ». Le 24 août au soir, elle a été littéralement inondée par des torrents descendus du ciel.
(A. T. P.)



D'hier à aujourd'hui.

Pour souligner le 25^{ème} anniversaire de la création de la poste aérienne suisse, l'Administration des P. T. T. émet ces quatre timbres, qui nous montrent quelques types d'avions utilisés ces dernières années par notre pays pour ses liaisons aériennes. En haut, à gauche, le biplan Haeffeli, de construction suisse ; à droite, le Fokker, de construction hollandaise ; au bas, à gauche, l'avion américain « Lockheed-Orion », baptisé le « bolide rouge » et sur lequel s'illustra, il y a une dizaine d'années, Walter Mittelholzer ; à droite, le « Douglas » DC 3, le meilleur avion de transport utilisé jusqu'à la guerre. (Photopress.)

Saint-Jacques-sur-la-Birse.

La commémoration de cette bataille fameuse dans les annales de notre pays a été célébrée cette année avec un éclat particulier. N'ont-ils pas fière allure, les carabiniers bâlois participant au cortège ? (P.-D. L.)



Représailles aux portes du Jura.

On sait qu'au début de la semaine dernière, les forces françaises de l'intérieur se sont emparées du village de La Cure, à notre frontière jurassienne, près de Saint-Cergue. Toutefois, les S. S., revenus en nombre, les en chassèrent et de nombreuses maisons et fermes furent incendiées à titre de représailles. Voici quelques habitants fouillant dans les décombres de leurs demeures pour récupérer une partie de leurs biens. (P.-D. L.)

Actualités SUISSES

30 août 1944. Ces jeeps, ce qu'elles ont fasciné les européens.



Dans les Grisons, enfin, et plus précisément dans l'Engadine, des pluies torrentielles ont également causé pas mal de dégâts. Voyez plutôt le triste état de la gare de Celerina. (A. T. P. VI Bu 16220.)



Le mauvais temps a sévi également en Valais. Entre Sembrancher et Orsières, les flots de la Dranse ont grossi à tel point qu'ils ont emporté trois ponts... (A. T. P.)

APPEL AU PEUPLE SUISSE

La cinquième année de guerre est arrivée à son terme. Combien le bilan n'en est-il pas différent, pour nous qui sommes restés jusqu'à présent à l'abri de la catastrophe, et pour les peuples qui ont dû subir la guerre et risquent de sombrer dans une mer de larmes et de sang ! Nous ne pourrions nous réjouir de cette faveur insigne de la Providence, sans éprouver en même temps le devoir d'aider ceux que le destin a plongés dans un indicible malheur.

Le Comité international de la Croix-Rouge, à Genève, nous donne la possibilité de traduire notre volonté en actes charitables. Comme en 1914, il a créé, au début du présent conflit, une Centrale des prisonniers de guerre, qui s'occupe des soldats en captivité et des internés civils. Depuis sa fondation, le comité, en période d'hostilités, sert d'intermédiaire entre les Etats belligérants. Il donne des renseignements à la population civile sur les morts, les blessés et les prisonniers. Il transmet la correspondance et les paquets aux prisonniers et aux internés civils. Ses bateaux prennent à leur bord, dans les pays d'origine des prisonniers, les envois des sociétés nationales de la Croix-Rouge et les amènent dans les camps, où la distribution se fait sous le contrôle des délégués du comité. La valeur des biens ainsi transportés jusqu'à présent dépasse 2 milliards de francs suisses.

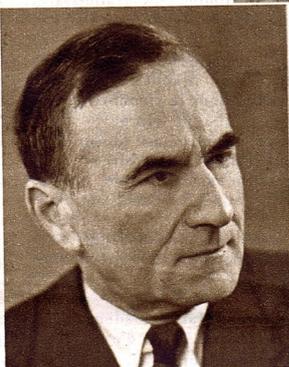
Il ne faut pas confondre le Comité international de la Croix-Rouge avec la Croix-Rouge suisse, qui assure dans notre pays le service de samaritains et de secours. Le Comité international est cependant une création suisse et seuls des Suisses peuvent en faire partie. Seul son champ d'activité est international. Le comité ne peut faire face à sa tâche que sur sol suisse, car notre neutralité est une condition indispensable à son activité.

Le Comité international de la Croix-Rouge organise, en septembre, sa collecte annuelle. La réalisation de sa noble tâche dépend des moyens financiers dont il dispose. Puissent les quêteurs bénévoles ne trouver sur leur chemin que des citoyens et des citoyennes prêts à délier joyeusement leur bourse.

STAMPFLI,
président de la Confédération.

QUAND LE CIEL EN FAIT DES SIENNES...

Jedi dernier, un orage d'une violence peu ordinaire s'est abattu sur Rolle et les environs. Il a causé des dégâts considérables, témoin ce champ entièrement ravagé par la grêle. (P.-D. L.)



A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE. — M. Henri de Ziegler, le poète et écrivain bien connu, vient d'être nommé professeur de langue et de littérature italienne à l'Université de Genève. On sait qu'il préside la Société suisse des écrivains. (Photopress.)

Début de septembre en Suisse



AU FESTIVAL MUSICAL DE LUCERNE. — De gauche à droite, le conseiller fédéral Philippe Etter, le colonel divisionnaire Pfyffer von Altishofen et le chef d'orchestre Paul Kletzki, à l'issue d'une des auditions des Semaines musicales de Lucerne. (Photopress.)



Le Sacré-Cœur, vu de la place Saint-Pierre. Monument d'une beauté éblouissante, entouré d'un jardin qui fait, en été, le rendez-vous de tous les gosses du XVIII^e arrondissement.

Après la libération Montmartre

Il faudrait un Maurice Donnay pour décrire avec le charme, le pittoresque et l'esprit qui conviennent la célèbre « Butte », comme disent simplement les artistes pour désigner Montmartre. Nul lieu du monde, sans en excepter Rome, Athènes ou Florence ne fut un pareil foyer d'art et ne connut semblable fermentation intellectuelle en un espace aussi resserré et délimité que ce quartier de Montmartre. C'est vraiment la colline sacrée, chère aux Muses, et, du haut du Sacré-Cœur qui domine tout Paris, on peut se dire au centre du mouvement artistique et littéraire de notre temps.

S U R L A B U T T E

N'exagérons rien cependant, ou plutôt rendons à Montmartre sa vraie nature : c'est la colline où naissent les grands talents, et non la vallée large et lumineuse où ils éclosent et se perfectionnent. L'ambition de tous ceux qui s'agitent là ne se réalise pas toujours et l'on peut dire que le passage sur la Butte conduit à tout, à condition d'en sortir, car c'est trop souvent le raté qui y fait le plus de bruit.

L E C H A T - N O I R

Mais pour présenter congruement Montmartre, il n'est pas nécessaire d'approfondir toutes ces questions ; il suffira peut-être de citer d'abord quelques-uns de ces « cabarets artistiques » dont le prototype et le plus célèbre fut le « Chat-Noir », fondé par Rodolphe Salis. On a fait au Chat-Noir une réputation de grossièreté qu'il ne méritait pas, du moins à ses débuts. Toute une pléiade de poètes, de chansonniers, de dessinateurs s'est formée là. Salis y avait établi un petit théâtre sur lequel de véritables œuvres étaient jouées à l'aide de silhouettes découpées. Ce fut le fameux



La vigne au cœur de Paris ! A l'angle de la rue Mont-Cenis, des ceps se dressent en face du « Lapin-Agile ».



Près de la place du Tertre se promènent les artistes ; ils y exposent de pittoresques toiles de la Butte.



Le « Lapin-Agile » de

ation de Paris martre

« théâtre d'ombres ». *Phryné, La Marche à l'Etoile, Sainte Geneviève* y furent créées, et tant d'autres œuvres devant tout ce que Paris comptait d'illustre dans les lettres et dans les arts. On peut dire que c'est le Chat-Noir qui a fait la gloire de Montmartre. Puis, il y eut le « Moulin-Rouge », devenu cinéma, le « Moulin de la Galette », et il y a encore le « Lapin-Agile » où se retrouvent pêle-mêle, avec les derniers descendants de la *Bohème* de Murger, les plus délirants comme les plus sages de nos futurs grands hommes.

On dit que c'est sous le signe de la Butte qu'éclôt la fleur de l'esprit français... Ce n'est pas tout à fait juste :

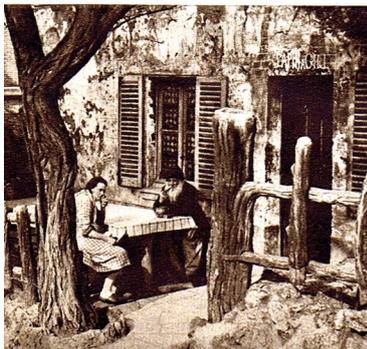
L'ESPRIT DE MONTMARTRE

est plus gouaillieur, plus cynique. Quelquefois tendre cependant, il pourrait prendre pour devise : « ne pas croire que c'est arrivé ». Par là il amuse en corrigeant bien des travers, surtout celui de l'orgueil. C'est à Montmartre que Maurice Donnay déclamait ses célèbres *Moralités*. Parlant des galeries de mines qui s'étendaient sous des champs et s'éboulaient, il concluait : « Il ne faut pas jucher les champs sur la mine. » Songeant à un boa qui s'était glissé dans un cor de chasse, il s'écriait : « Dieu, que le son du boa est triste au fond du cor ! » Et il en disait de bien plus salées que celles-là.

On ne saurait achever un article sur Montmartre sans parler du Sacré-Cœur, splendide basilique qui couronne la Butte et sanctifie peut-être toutes les bravades, querelles et révoltes de l'esprit par sa présence sereine au-dessus de tout et en ayant l'air de répéter avec le poète :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

M. E.



Le cabaret célèbre dans le monde entier, rendez-vous des grands artistes et du monde le plus chic.

Voici plus de deux ans que notre collaborateur, le délicat écrivain Michel Epy, n'est plus, trop tôt ravi à l'affection des siens et de ses lecteurs. Avec quelle joie n'eût-il pas salué la délivrance de la France et de Paris, et de ce Midi qu'il aimait tant, où il avait vécu et dont il nous a laissé, dans ses œuvres, tant de croquis savoureux et attachants ! Aussi, est-ce rendre hommage tout à la fois à Paris et à Michel Epy que de publier ici un des derniers articles qu'il ait écrits : « Mon mari qui a tant désiré voir la délivrance de la Ville Lumière, nous écrit M^{me} Michel Epy, aurait été heureux de voir ces lignes publiées dans vos pages. »

Oui, ce n'est pas sans émotion que nos lecteurs liront cet inédit de Michel Epy qui, telle une voix d'outre-tombe, chante le Paris et le Montmartre de l'époque heureuse d'avant guerre.



Le campanile du Sacré-Cœur.



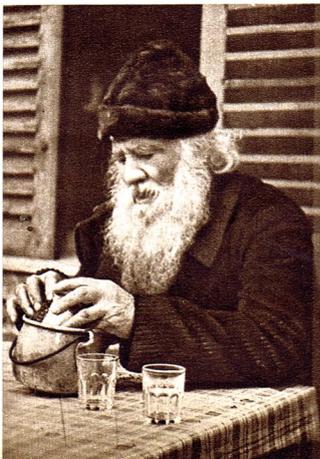
Le fameux Moulin de la Galette.



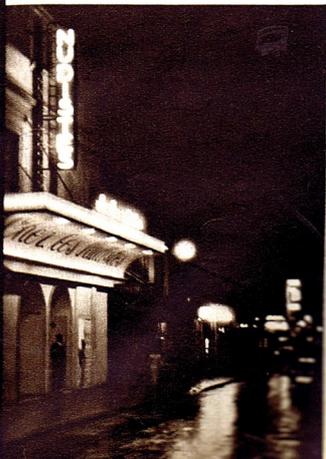
Les escaliers du Vieux-Montmartre.



Le Moulin-Rouge.



Le vieux Freddy, propriétaire du « Lapin-Agile ».



Montmartre la nuit...

13 septembre 1944.

En France libérée

A Vichy, un cortège essentiellement formé de civils et de F. F. I. parcourt les rues en brandissant drapeaux français et alliés...



...le général Guderian, nouveau chef d'état-major, a fait tout récemment une tournée d'inspection en Prusse orientale...



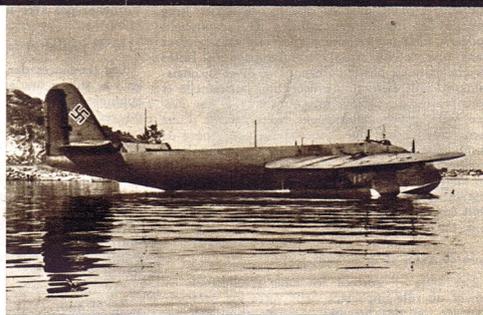
...cependant que les habitants lisent et relisent les affiches leur annonçant la libération de leur ville...



...La guerre, pourtant, n'est pas finie. Et quand elle le sera, que de travaux de reconstruction ne faudra-t-il pas accomplir ! Voyez plutôt ce qu'il est advenu de ce pont des environs de Grenoble, touché par un « direct » de l'aviation britannique afin de couper la retraite aux armées allemandes du Midi. (P.-D. L. et A. T. P.)

Pendant ce temps en Allemagne...

...et les soldats dressent partout des obstacles pour contrecarrer l'avance des armées alliées.



...une usine d'aviation a « sorti » ce nouveau géant de l'air, baptisé « Wiking », pourvu de six moteurs, il est le plus gros appareil actuellement mis à la disposition de la Luftwaffe...



20 septembre 1944.

SOUVENIRS DE MON ENFANCE

Bonnes amies

Au moment de commencer à raconter quelques souvenirs de mon enfance, je tiens à vous rassurer : mon enfance n'a rien d'exceptionnel. Je ne jouais pas du Wagner à cinq ans, ni ne faisais 10 de thème latin à douze ans. A vrai dire, ne soyons pas faussement modeste, je fus un bon élève à l'école primaire, un peu moins au collège, un gymnasien moyen et un assez piètre étudiant. Je ne fus pas non plus de ces petits bandits sympathiques qui les ont toutes faites et une avec. Mon enfance est sans gloire, comme celle de la plupart de mes lecteurs et pourtant... j'étais pétri de rêves de gloire, d'aventures guerrières, amoureuses et même littéraires. Il n'en reste que peu de chose aujourd'hui. Mais là n'est pas la question.

En narrant quelques heures de mon enfance, j'aurai atteint mon but si mes souvenirs éveillent les vôtres. Il est toujours bien-faisant de revoir un passé qu'on croit avoir été seulement heureux et qui, pourtant, eut ses immenses désillusions et ses profonds désespoirs. On se surprend à sourire en y repensant et le sourire, par les temps qui courent, vaut son pesant d'or.

Je revois encore de temps en temps ma première bonne amie. C'est une respectable professeur de collège. En ce temps-là, c'était la fille parfaitement correcte et bichonnée du chef de gare. A un cœur de cinq ans cette circonstance n'est pas indifférente. Le chef de gare, c'est le plus grand homme du village et son auréole rejaillit sur ses enfants. Peut-être était-elle flattée elle aussi d'avoir le fils du régent pour bon ami, toutes choses étant relatives ! Toujours est-il que nous nous attendions au-dessus des escaliers de la gare, qu'on s'embrassait tendrement sur chaque joue, qu'on se pre-



nant la main et qu'on ne la lâchait qu'en arrivant sur la place, pour éviter les moqueries. Son cartable portait l'inscription brodée : « Petit à petit l'oiseau fait son nid ». Nous commençons à faire le nôtre et certainement un jour viendrait où nous le remplirions.

L'homme propose et la maman de la fille du chef de gare dispose. Il y eut une fausse manœuvre un après-midi en revenant de l'école. On nous avait donné nos encriers pour les laver, ce que nous commençâmes à faire en passant à la fontaine. C'était un magnifique après-midi d'été. Certain que mon encrier était vide, je le remplis d'eau et, manière de rire, j'en aspergeai la fille du chef toute de blanc vêtue. Mais, ô stupeur, le chapeau et la robe de la fille du chef passèrent du blanc immaculé au tissu à pois. Larmes. Première scène de ménage. Première et dernière. Le lendemain c'était la maman de la fille du chef qui m'attendait

au-dessus des escaliers. Elle ne m'embrassa ni ne me prit par la main.

Et ce fut fini, jusqu'en deuxième du collège, avec les filles, ces « redzipéteuses » et ces coquettes.

A quatorze ans ça devient déjà plus sérieux. On fait déjà de gros complexes et de vrais drames. On fait des vers. On ne pleure plus mais on souffre et seules les grandes personnes sont assez cruelles pour se moquer de vos chagrins. Je vous assure que celui que je vais conter m'a marqué pour la vie et que les accents les plus émus et les plus éthérés d'un Lamartine ou d'un Musset suffiraient à peine à exprimer l'ardeur de ma passion de quatorze ans, le merveilleux de cet amour et la torture de ma première grande déception.

(A suivre.)

Marc-Henri.



6 septembre 1944. Pour changer un peu !



**GOLDEN
RAYS B**
BRUNIT ET PROTÈGE
DU SOLEIL



Dr. N.-G. Payot
PARIS

Distribution Suisse : 2, rue John-Grassel, Genève.

1944, les femmes se déshabillaient et se rôtissaient déjà !

En famille

JE VOIS TOUT

VINGTIÈME ANNÉE
Lausanne, 1^{er} novembre 1944

N° 44



(Photo Emile Gos, Lausanne.)

Dans l'« Oiseau bleu », Maeterlinck assure que les morts ne sont réellement morts que si l'on cesse de penser à eux. Le souvenir les ressuscite. La Toussaint est ainsi un jour de résurrection.

DANS CE NUMÉRO :

LETTRES DE RUSSIE ET D'ITALIE. — UN GRAND SCULPTEUR FRANÇAIS: MAILLOL. — LE CINEMA, LA MUSIQUE ET LA RADIO. — L'ACTUALITÉ MONDIALE. — SES PAGES DE LA MODE, ETC.

1^{er} novembre 1944. Le Valais en prière en toutes circonstances.



M. Edmond Dubois.

Un Suisse nous donne ses l'arrivée

Nous avons eu la bonne fortune de recueillir les impressions d'un de nos meilleurs journalistes suisses, M. Ed. Dubois, correspondant à Paris de grands quotidiens suisses et étrangers, sur l'arrivée des Américains dans la capitale française. On ne lira pas son récit sans émotion et sans intérêt, tant il est vrai que la délivrance de Paris restera une des grandes dates de l'histoire de cette guerre... et de l'Histoire tout court avec un grand H.

— Quand les Américains sont-ils arrivés dans la capitale française, M. Dubois ?

— Immédiatement derrière les troupes de Leclerc, dans la journée du vendredi 25 août. Ils ont, bien entendu, pris part aux dures batailles qui devaient venir à bout des nids de résistance des états-majors allemands. Mais dès le milieu de l'après-midi...

... DÉFERLANT VERS L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE...

...des milliers de véhicules pouvaient être admirés et chaleureusement applaudis par la foule.

— Spectacle étonnant !...

— Et surtout nouveau, car il faut bien imaginer que la France n'avait aucun renseignement sur ce matériel inimaginable par sa puissance, sa diversité et sa multitude. Les journaux illustrés, les films que nous avons vus pendant quatre ans nous parlaient bien plutôt des grèves des pays démocratiques que des gigantesques réalisations qui forgeaient une armée fabuleuse.

— La foule était naturellement stupéfaite ?

— Intéressée et stupéfaite, et surtout débordante de reconnaissance. Après l'ovation faite aux soldats de Leclerc, les Yankees connurent aussi le rude assaut de la franchise populaire... Tanks envahis... Embrassades... Rouge à lèvres sur les peaux durcies et noircies par le combat... Effusions... Mains tendues, etc.

— Et lorsque la nuit tomba ?

— Les Américains avaient déjà installé leurs premiers campements dans les rues

mêmes de Paris. Les véhicules étaient alignés sous les arbres et les tentes — tentes scientifiquement conçues et qu'un ingénieux système de fermeture-éclair isole des gaz asphyxiants — étaient dressées tout au long des Champs-Élysées, entre la Concorde et le Petit-Palais, au Jardin des Tuileries, au Bois de Boulogne et dans d'autres quartiers.

— Cette première nuit fut sans doute mémorable pour les Yankees ?

— Elle devait les payer, certes, des rudes efforts fournis pendant tant de mois, de leur attente, de leur débarquement et de cette sévère campagne de Normandie et de Bretagne. Mais dès le lendemain, la vraie prise de contact se fit entre ces hommes qui bénéficiaient d'une première pose de courte durée depuis la fameuse date du 6 juin. Certains d'entre eux participèrent à ...

... CETTE INOUBLIABLE DESCENTE DU GÉNÉRAL DE GAULLE DE L'ARC DE TRIOMPHE A LA CONCORDE...

l'après-midi du samedi 26 août.

— Etez-vous présent à cette cérémonie ?

— Oui et j'y ai éprouvé une impression d'une grandeur inoubliable. Je sais que la Suisse en a vu de nombreuses photographies, mais je voudrais insister sur la couleur qui dominait cette radieuse après-midi et que l'objectif ne vous a peut-être pas donnée. Imaginez que les milliers et les milliers de spectatrices qui se trouvaient là s'étaient toutes spontanément vêtues de bleu, blanc et rouge... Les couleurs nationales s'opposant entre le cor-

sage, la jupe, la ceinture ou le chapeau. Le soleil jouait sur ces bleus blancs rouges avec une poésie infinie, et dans les mouvements d'enthousiasme, dans le débordement des acclamations, c'était deux immenses drapeaux tricolores qui flottaient sur les trottoirs, longs de deux kilomètres chacun qui bordaient alors l'avenue triomphale !

— Mais les Américains n'ont-ils pas défilé eux-mêmes ?

— Oui, le lundi 28, où plusieurs divisions traversèrent Paris. Le général Bradley était à côté du général Eisenhower. L'impression produite sur la foule dépassa tout ce que l'imagination aurait pu supposer. Le défilé dura plusieurs heures et les Parisiens ne pouvaient concevoir qu'une telle machine de guerre ait pu être réalisée de l'autre côté de l'Atlantique, qu'elle put être acheminée à travers les mers et surtout qu'elle ait pu débarquer en France, dans les dures conditions qui furent celles du mois de juin. Ce fut pire qu'un triomphe : une apothéose !

— Tous ces soldats restèrent-ils à Paris ?

— Non, dès le lendemain ils repartaient poursuivre la guerre, car le front vers l'est se situait à ce moment à quelques kilomètres à peine de Paris. Néanmoins leur passage avait démontré leur puissance et surtout révélé les possibilités incroyables de la richesse au service d'une organisation qui a su voir juste et grand.

— Mais n'y a-t-il pas des détails qui ont particulièrement frappé les Parisiens ?

— Particulièrement les tout petits avions qui servent, je crois, de liaison. Ils survolèrent d'abord les Champs-Élysées pendant le défilé, à une hauteur si faible que des signes amicaux s'échangeaient entre le pilote et les spectateurs terriens. Puis, le lendemain, les mêmes petits avions s'amusaient à voler sous l'arche inférieure de la Tour Eiffel. Véritable acrobatie qu'applaudissaient des milliers de curieux noircissant les jardins du Champ-de-Mars. Son coup de maître terminé, le pilote allait poser son appareil, le plus naturellement du monde, sur l'avenue de la Grande-Armée, derrière l'Étoile, où l'atterrissage se faisait sous la simple protection du bâton blanc de l'agent de police de planton...

L'OMELETTE AU JAMBON... EN BOITE

— On a raconté pas mal de choses sur l'excellence de leurs services de ravitaillement... qu'en est-il ?

— C'est en effet avec surprise que les Parisiens découvraient sur les Jeeps des cartons de repas d'où les soldats extraient, soigneusement emballé, repas par repas, tout ce qui compose la nourriture variée et abondante des soldats yankees. Ce qui frappe surtout, c'est l'omelette au jambon en boîte, le café, le chocolat, les sucreries diverses, les cigaretttes et les bouteilles de limonade. Car ils ne touchent aucun alcool. Les roulantes sont là qui permettent de réchauffer certains plats !



Les drapeaux passent devant l'Arc de triomphe.

impressions sur des Américains à Paris



« Le défilé dura plusieurs heures... »

— C'est en effet très pittoresque... Quoi d'autre encore ?

— Connaissez-vous la façon dont les soldats américains envoient leur courrier ? On imagine le million de lettres qui doivent partir chaque semaine pour les Etats-Unis, et on devine la surcharge de fret qui compliquerait les services d'un transport aérien. Pour obvier à cela, les Américains ont imaginé de photographier chaque lettre sur une pellicule de cinéma. Je crois qu'un film normal peut ainsi emporter l'image d'une centaine de milliers de lettres. Cinquante bobines sont donc suffisantes pour le courrier d'une semaine et occupent bien peu de place dans la carlingue d'un Cleeper.

— Mais alors ?

— Une fois arrivée aux Etats-Unis, chacune de ces images est agrandie sur papier photographique à la grandeur primi-

tive et à peine dix jours plus tard les familles ont entre les mains une reproduction exacte de la missive écrite à leur intention !

— C'est en effet surprenant !

— Il y a aussi ce pipe-line qui transporte l'essence directement d'Angleterre et qui est posé dans le sol de France par une machine automatique. Il suit pas à pas l'avance des troupes américaines, qui n'ont ainsi aucune angoisse pour le ravitaillement en essence des troupes motorisées et des avions. Il y a aussi ces immenses trains sanitaires qui stationnent à la gare Saint-Lazare et dont on a peine à imaginer qu'ils sont venus eux aussi à travers tant de kilomètres d'océan !

ET LE CINÉMA ?

— Mais quand on parle d'Américains, on parle de cinéma ! Quoi de neuf dans cet ordre d'idées ?

— La perspective de revoir bientôt sur les écrans les films dont Paris fut tellement privé est bien alléchante. Déjà l'on annonce les derniers succès qui n'attendent que le courant électrique pour être projetés ! Mais déjà Marlène Dietrich a été aperçue dans les rues de Paris en chair et en os, élégamment vêtue d'une vareuse et d'un pantalon d'officier, se faisant photographier avec les agents de police qui lui sourient, place de l'Opéra. Elle accomplissait son service, qui est de chanter pour les troupes américaines, dans les spectacles organisés par l'armée.

— Où se donnent ces spectacles ?

— A l'Olympia, boulevard des Capucines, réquisitionné à cet effet. Marlène y a dansé et le lendemain Fred Astaire lui aussi, élégant officier, se produisit dans son fameux numéro de danse.

Tels sont quelques aperçus de cette vie nouvelle que l'Amérique offre à Paris, en plus de sa libération et que Paris regarde avec un étonnement non dissimulé, découvrant chaque jour une Amérique inconnue et souhaitant bientôt être en contact avec les troupes anglaises qui, elles, ayant poursuivi leur effort victorieux dans le nord, n'ont pu, jusqu'à ce jour, recevoir leur part d'acclamations et les témoignages de reconnaissance du peuple français.

Les généraux Koenig et Eisenhower à l'Arc de triomphe. (Photos P.-D. L.)



8 novembre 1944.



La Sainte-Catherine

à Saillon

Si la Sainte-Catherine est fêtée partout où se trouvent de charmantes jeunes femmes, il y a des endroits où cette commémoration prend une signification plus complète encore. Je veux parler des villages dont sainte Catherine est la patronne. C'est le cas de Saillon, en Valais, qui vénère sainte Catherine et saint Laurent.

Un de nos amis, M. Pignat, a pris l'année dernière les photographies ci-contre, à Saillon, le jour même où ce sympathique village producteur d'asperges, de fraises, de pêches, de poires, de pommes, d'abricots et de raisin fêtait sa sainte. C'était le dimanche 21 novembre.

Ai-je besoin de rappeler que Saillon est le village de Farinet? Voici la croix qui rappelle son histoire. Elle figurait autrefois sur sa tombe; aujourd'hui elle est accrochée, de biais, au mur du cimetière. On y lit encore la date tragique de la mort de ce héros extravagant: 1880. (Photo 3.)

Saillon était autrefois une cité fortifiée. Notre photo N° 1 montre la prin-

cipale porte de sa citadelle. Aujourd'hui, le village est devenu bien plus prospère qu'autrefois, alors qu'il était dévoré par de terribles procès au fond desquels on retrouvait toujours, hélas! la politique. Mais ce temps est bien passé. Le village a débordé hors de ses remparts du côté du sud, il est devenu prospère et n'a gardé de son passé que ses plus charmantes traditions. Ainsi, la grande spécialité des ménagères est de faire des « merveilles ». Vous savez, Mesdames, comment on s'y prend: la farine travaillée sur la planche avec les œufs et le beurre frais. Nous nous en souviendrons, après la guerre, et saurons où aller manger les plus fines merveilles du monde.

Le bâtiment représenté par notre photo N° 4 est l'ancien Hôpital Saint-Jacques, transformé aujourd'hui en presbytère. Enfin, voici (photo 2) la foule entourant la Fanfare municipale, qui s'appête à honorer à sa façon la patronne du village et de toutes les Catherinettes.



Le chapitre des atrocités

(Suite et fin des numéros 40, 41, 42 et 43.)

Il est délicat de l'aborder. Les lecteurs, en général, n'aiment pas qu'on leur parle d'atrocités, « qui les empêchent de dormir ».

Il est des circonstances, cependant, où il faut avoir le courage de regarder les réalités bien en face, fussent-elles effaroucher les âmes sensibles. Souvent même, c'est un devoir de les dénoncer, ces réalités, surtout lorsqu'elles mettent en péril ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation et les droits les plus intangibles de l'être humain. A ce titre — et bien que nous y perdrons, nous le savons, les sympathies de certains lecteurs — nous ne saurions terminer le compte rendu de notre visite à Lyon sans parler des horreurs commises par les Allemands dans les régions que nous avons parcourues.

Nous avons parlé, déjà, des villages incendiés sans aucune utilité au point de vue stratégique, des ponts détruits, des ravages causés par les raids aériens. Tout cela, aussi horrible soit-il, n'est rien en comparaison de ce qu'ont subi les hommes, les femmes et les enfants eux-mêmes en butte à la furie de l'occupant obligé d'évacuer les territoires que déjà il considérait comme conquis pour toujours...

DU SENS DE LA MESURE

S'il a échappé aux forces d'occupation allemandes, il demeure — et cela mérite d'être dit — inséparable de l'attitude des Français libérés. Il est faux de prétendre qu'ils ont soif de vengeance au point de se livrer sur les Allemands tombés entre leurs mains et sur les collaborateurs, aux mêmes sévices qu'eux-mêmes durent subir pendant si longtemps. Certes, les prisons regorgent d'hommes et de femmes qui, ayant fait passer leur intérêt propre avant celui de la patrie, sont responsables de la mort ou de la déportation de grand nombre de leurs compatriotes. Beaucoup, on le sait, sont condamnés à la peine capitale, qui toutefois n'est jamais prononcée sans qu'un jugement rendu en bonne et due forme ait prouvé leur culpabilité.

Il ne peut toutefois être question de faire un rapprochement quelconque entre ces châtiments infligés aux traîtres à la patrie et les horreurs proprement indescriptibles auxquelles se sont livrés les Allemands sur des milliers et des milliers d'innocentes victimes. Elles furent telles, encore une fois, que la plume hésite à les décrire. Elle se rendrait coupable de lâcheté, pourtant, à les vouloir passer sous silence...

LE LUGUBRE CHAPELET

Il suffit de déplier la carte et de lire... Il suffit de parcourir une région quelconque de la France pour trouver des centaines de villes et de villages qui portent encore, indéniables, les traces des horreurs de l'occupant. Partout, ce ne sont que villages incendiés et témoins — hommes, femmes et enfants — qui les yeux encore agrandis par la peur des « choses vues » et la voix encore tremblante d'émotion, vous racontent ce à quoi ils ont assisté... C'est grain par grain qu'il faudrait dire le chapelet des misères vécues, le calvaire qu'ont gravi les populations.

Quand ils ne semaient pas le feu, ils pillaient ; et quand ils ne pillaient pas, ils violaient ; la plupart du temps, cependant, la vengeance non motivée ou l'action d'anéantissement comportait tout à la fois la torture, l'incendie, le vol et le meurtre... A Vasio — ce n'est qu'un exemple entré cent — il ne reste que sept maisons debout sur les cent vingt que comptait le village... A Villard-de-Lans, il n'y eut pas moins de cinquante fusillés... A la Chapelle, dans le Vercors — un haut plateau du Dauphiné qui servit de réduit aux forces de la Résistance — les avions se livrèrent pendant dix jours à un bombardement intensif, après quoi, à la lueur fantastique des flammes s'élevant du village incendié, quinze hommes de 17 à 35 ans durent tourner en rond sur la place jusqu'au moment où ils furent abattus à la mitrailleuse... Au hameau de la Mure, seule une fillette de 11 ans, Arlette Blanc, avait survécu, le pied coincé entre deux poutres. Elle ne pouvait se dégager, ni ne pouvait boire, manger et dormir... Elle est morte de la gangrène, le pied infecté par des cadavres décomposés, seuls témoins, avec quelques soldats allemands, de son martyre... Faut-il allonger ? Ce serait inutile, car il appartient aux Français de dresser ce qu'ils appellent le

MÉMORIAL DE L'OCCUPATION...

...vaste entreprise de documentation à laquelle s'emploient, sous la direction du professeur Mazel, de Lyon, une armée de médecins légistes, chargés de recueillir, avec preuves irréfutables à l'appui, tous les témoignages matériels et autres qui attesteront que le vainqueur, en France, n'a pas su surmonter sa victoire... Une chose, à ce propos, mérite d'être dite : ce bilan des atrocités allemandes est établi jour après jour avec une précision et une objectivité qui lui conféreront, une fois qu'il sera entièrement dressé, un caractère d'absolue authenticité. Il ne suffit aucunement, pour qu'un témoignage de témoin oculaire soit versé au dossier, qu'il ait été fait sous serment. Encore faut-il que soient réunis les témoignages de plusieurs autres témoins et que leurs dépositions quant au jour, à l'heure, au lieu et à la nature des atrocités commises soient rigoureusement concordantes. Pour nous qui avons vu entre autres preuves des atrocités commises le déblaiement du charnier de Bron, il ne fait aucun doute que ce mémorial constituera l'une des pièces essentielles versées au dossier volumineux de l'accusation... Sch.